

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$8.—États-Unis, \$8.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 25.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 23 JUIN 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

UNE ACADEMIE CANADIENNE

Dans une lecture que nous faisons, il y a quinze ou seize ans, au Cabinet de lecture paroissial, sur la littérature nationale, nous nous prononçons en faveur de la fondation d'un institut dont la mission serait de diriger et d'encourager la culture des lettres dans le pays. Plusieurs écrivains ont exprimé la même idée, le même désir, et l'année dernière, lors de la grande démonstration nationale à Québec, il en a été question.

Les esprits étaient prêts, mais il fallait quelqu'un qui se mit à la tête du mouvement, qui en prit l'initiative.

Les lettres canadiennes se félicitent d'avoir trouvé cet homme dans la personne du gouverneur-général, le marquis de Lorne. Elles ne pouvaient désirer un protecteur plus distingué et plus puissant.

Le marquis de Lorne ayant fondé l'Académie Royale des Arts pour les artistes, veut donner aux littérateurs une académie ou une athénée.

Il nous avait déjà plus d'une fois manifesté son goût pour les lettres dans ses charmants discours, il veut en donner une preuve éclatante et durable. Nous applaudissons de tout cœur à son projet et nous espérons que d'un bout du pays à l'autre on répondra à son appel.

C'est par des institutions comme celle dont s'occupe le marquis de Lorne que l'on a, dans tous les temps et dans tous les pays, donné l'essor à la littérature d'un peuple. Il ne peut donc y avoir qu'une voix dans notre pays pour acclamer ce noble projet et en favoriser l'exécution.

Le marquis de Lorne ne pouvait adopter un moyen plus efficace de laisser un souvenir durable de son passage au Canada.

L.-O. D.

CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 18 juin 1881.

Nous voilà encore à la Saint-Jean-Baptiste, à l'époque des plus grands jours de l'année, des nuits tièdes et courtes, des beaux lever de soleil et des fleurs... de réthorique.

La sève, ce sang végétal, monte et monte et monte sans cesse, et—par un art à l'homme inconnu—sculpte de ci de là, dans les branches, des bourgeons roses, des fraîches guirlandes et des couronnes de fruits mûrs. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette même sève envahisse aussi nos pauvres cervelles et nous fasse gazouiller.

L'un fera sa partie à la tribune, l'autre dans son journal, mais celui qui fêtera la Saint-Jean-Baptiste le plus agréablement ce sera dans un banquet où il y aura du champagne :

Coulez bon vins, femmes daignez sourire,
Et l'univers est consolé.—(bis).

La fête, cette année, manquera de gaieté : de même qu'il y a des taches au soleil, de même on s'apercevra que ce grand jour est semé d'ombres.

L'incendie de Québec fera taire tous les enthousiasmes...

Oh ! que nous sommes loin de la belle fête de la Saint-Jean-Baptiste de 1874 !

Un souffle puissant animait alors toutes les poitrines ; jamais la nationalité française, sur les bords du Saint-Laurent, ne s'était aussi bien affirmée.

Que de rêves, que d'illusions sont nés ce jour là et se sont ensuite envolés comme ces nuages roses que le soleil—ce grand positiviste—fait évanouir le matin lorsqu'il se lève à l'Orient !

J'avais cependant fait ma gerbe d'idées neuves à l'occasion de ce grand jour ; déjà je m'appretais à les divulguer, à les répandre, lorsque, ô calamité, ce malencontreux incendie est venu tout détruire !

Pour cette année, ne faisons pas de rêves, la réalité est trop navrante, laissons l'avenir aux mains de Dieu !

* * *

Il paraît que notre climat est changé ; la pluie que nous recevons sur le dos journalièrement nous fait presque croire que nous vivons dans l'Afrique équatoriale.

C'est d'un inouïsme ruisselant !

On n'avait jamais vu pareilles catastrophes ; depuis le départ de Sarah Bernhardt le Ciel s'est mis à fondre en larmes que c'en est une désolation générale.

Je me disais : peut être que le scandale qui déshonore le Sénat d'Albany, à propos du fameux Bradley qui s'est fait acheter son vote, peut-être que tout ce bruit sera le signal du beau temps. Eh bien, non ! la pluie a continué à tomber comme si Bradley était resté pur.

Les places d'eau sont dans le marasme ; les cuisiniers grattent le fond de leurs casseroles avec désespoir ; les propriétaires d'hôtel regardent les nuages d'un œil farouche et leurs caisses avec l'envie de s'y fourrer dedans ; les fleuves, les rivières en crèvent... leurs digues, mais en revanche les marchands de parapluies sont dans la jubilation.

On prétend que les requins se promènent avec inquiétude devant Manhattan Beach, Rockaway et Coney Island, se demandant comment ils feront pour déjeuner si per-

sonne, cette année, ne prend des bains de mer.

Voilà ce que c'est quand il pleut pour la Saint-Médard !

Oh ! messieurs les esprits forts, vous voilà bien attrapés ; les vieilles légendes populaires ont du bon, vous le voyez ; et, malgré votre incrédulité, vous serez aspergés et bénis par l'eau du ciel.

* * *

La victoire que les chevaux américains ont remportée aux courses de Paris et d'Epsom rend les Américains excessivement fiers.

Ils auraient conquis le Mexique et annexé Cuba, que leur joie ne serait pas plus grande.

Il est en effet très extraordinaire que les chevaux américains aient remporté le premier prix deux fois de suite dans ces deux célèbres derby, eux dont la réputation et la race sortent à peine d'une profonde obscurité.

Si nous en croyons les historiens, ils prétendent que Christophe Colomb, en mettant le pied sur le sol américain, n'y a pas rencontré un seul cheval. Ce vaillant ami de l'homme n'est pas un aborigène de ce continent.

C'est très extraordinaire et même humiliant pour les Américains, mais c'est authentique. Les chevaux amenés par les Espagnols se sont ensuite multipliés à un tel point qu'ils vivent depuis longtemps à l'état sauvage, soit au Mexique, soit dans les pampas de l'Amérique du Sud.

M. Keene, qui vient de gagner le premier prix de Paris avec son jeune poulain *Foxhall*, ainsi que M. Lorillard, le vainqueur d'Epsom, peuvent être très fiers du pas immense qu'ils ont fait faire à la race chevaline américaine.

M. Lorillard, qui est non-seulement millionnaire, mais Français de sang et de nom, a beaucoup fait personnellement pour créer à New-York, par le moyen des croisements de races, une espèce supérieure.

Le cheval américain et canadien ont été jusqu'à présent méconnus. Le grand jour de leur triomphe approche !

Est-ce pour cela que le *Jockey Club* de Londres n'a pas voulu admettre dans son sein M. Lorillard ? C'est bien possible !

ANTHONY RALPH

ÇA ET LA

Parlant de la mort de M. l'abbé Chandonnant, le *Canadien* dit : "Il avait résolu d'entrer dans un monastère ; il en fut détourné, dit-on, par sir George Cartier, qui, le rencontrant à Rome, et désireux de conserver pour la province un si rare talent, le détermina à revenir au Canada.

"Les amis de M. Chandonnet seront heureux d'apprendre que la veille de sa mort il terminait une retraite qu'il avait faite avec la plus grande ferveur."

* * *

Nous sommes heureux de voir que la *Tribune* a pris l'initiative d'un mouvement ayant pour but de rendre l'association St-Jean-Baptiste de Montréal plus utile et plus pratique. On dirait vraiment que cette société n'a été fondée que pour faire des processions. Ce n'est pas digne d'elle ni de la population de Montréal. A part

le 24 juin, cette société ne donne aucun signe de vie. Et pourtant, c'est la plus forte organisation nationale qu'il y ait dans la province de Québec, et quelle pourrait être puissante si on savait s'en servir.

Il est triste que dans une ville comme Montréal les Canadiens-français n'aient pas une institut, pas une bibliothèque, pas même une salle nationale.

Il doit y avoir dans la Société Saint-Jean Baptiste assez d'hommes sérieux pour remédier à un état de choses semblable, pour entreprendre une réforme devenue absolument nécessaire.

* * *

Nous apprenons que M. N. Robitaille se propose d'exposer à Montréal la statue colossale qui doit être placée sur le sommet du Cap Trinité (Saguenay), à une hauteur de 1,500 pieds. Nous espérons qu'il trouvera dans notre ville l'encouragement dont il a besoin pour achever son entreprise. Les journaux de Québec ont fait de cette statue la description suivante : "Cette œuvre d'art due au ciseau de M. Jobin, mesure vingt-cinq pieds de haut. Elle est destinée à une niche creusée naturellement sur le flanc du Cap Trinité (rivière Saguenay), à une hauteur verticale d'environ 1,500 pieds. Au-dessus de la statue sera posée en forme d'auréole l'inscription : *Je suis l'Immaculée Conception*, et au bas se liront en lettres d'or ces mots si chers aux marins : *Ave Maris Stella!* Pour compléter ce sanctuaire pittoresque, on fera ériger sur le sommet de la montagne, une croix de 75 pieds, recouverte en fer étamé ; et à la base, sur un petit mamelon, sera construit un élégant campanile portant une cloche du poids de 1,500 livres, destinée à faire jouir les pèlerins et les touristes des merveilleux échos d'alentour."

Inutile de dire qu'une pareille œuvre demande beaucoup d'argent, et que M. Robitaille a besoin de l'aide du public.

NOUVELLES GÉNÉRALES

On commence à s'occuper sérieusement en France des élections générales. Après le rejet par le Sénat du bill du scrutin de liste, Gambetta et ses amis voulurent même faire avancer la date des élections afin de donner aux électeurs l'occasion de se prononcer immédiatement contre la conduite du Sénat. Mais la majorité de la Chambre refusa de se rendre au désir de Gambetta. Ce double échec l'a piqué et on lui prête divers projets. On a dit que les trois ministres qui représentent plus particulièrement ses idées dans le cabinet allaient résigner et que lui-même allait en faire autant afin de se jeter corps et âme dans la lutte électorale.

Les royalistes et les bonapartistes organisent leurs forces, et le comte de Chambord semble vouloir faire quelques concessions afin que ses partisans marchent unis au combat, mais il n'y a qu'une révolution qui puisse rendre possible le retour du comte de Chambord, il ne peut compter encore sur le suffrage universel. M. Gailardet écrit à ce sujet :

"Il n'y a qu'un parti dangereux aujourd'hui pour la République, c'est le radicalisme qui en est l'exagération. On tombe presque toujours du côté où l'on penche, et la république penche vers le